



HAL
open science

**Le Convers et les oiseaux. Monde animal et milieu
monastique: le De avibus d'Hugues de Fouilloy (XIIe
siècle)**

Jacques Berlioz, Rémy Cordonnier

► **To cite this version:**

Jacques Berlioz, Rémy Cordonnier. Le Convers et les oiseaux. Monde animal et milieu monastique: le De avibus d'Hugues de Fouilloy (XIIe siècle). Hommeanimal. Histoire d'un face à face, 2004. hal-01634003

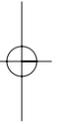
HAL Id: hal-01634003

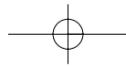
<https://hal.science/hal-01634003>

Submitted on 14 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.





Musée de l'Œuvre Notre-Dame

LE CONVERS ET LES OISEAUX.
Monde animal et milieu monastique :
le *De avibus* d'Hugues de Fouilloy, XII^e siècle
Jacques Berlioz, Rémy Cordonnier



HOMME OU ANIMAL ?
L'hybride dans le livre gothique
Isabelle Engammarre



Dicitur sicut postquam est emi libellus hic se
est dicitur an banissime dicitur

precationibus sanctificare cupient columba
bam animal primum sunt de argentea
be. et posteriora dicitur emi in pallio autem p
gere et per pietatem simplicitatem mentem edi
ficare dicitur ut quod simplicium animus in
telligibili oculo capere ut potest. Saltem or
nati discerant: et quod uix potest audire
percipit uisus. Hec autem uoluit columbam
formando prugere si etiam dictando describere
ut per scripturam demonstrarem pietatem: uel
cum non placuerit simplicitas picture: placet
saltem moralitas scripture. Tibi ergo au dicitur
penne columbe. qui elongasti fugiens ut in solu
tudine maneret et requiesceret: qui non querit
delationem: uocet coruina. curio. anal: si contra
onem in gemitu columbino. tibi inquam no
cturnum ad presentem columbam: si cum accipi
rem prugam. Ecce in eadem pericia sedent ac
cipit et columba. ego enim dedero. tute milk
ni ad conuersionem emi uenurus ut in regulari u
es. quibus imperia sedamur: et qui in pere con
suetudine. domesticas auel: nunc bone operatio
nis magis siluestres ad conuersionem trahat: id
est secularis. Genar igitur columba gemar: et
accipit uocem dolentis emittit. vox enim colum
be gemitus. uox accipit que dicitur in prima pio hui
operis uocem columbam. prepositus quia sancti spe
gratia semp preparatur: adibet penitentia: nec
ni si pignora ad uenturam ad uenturam. De acci
pente uero post columbam subiuungitur. per que
nobilium persone designantur. Cum enim ali
quis nobilium amittitur: per exemplum boni
operacionis pauperibus presentatur. De quibusdam
uero alii uoluerit que ad exemplum moyse
uiba scriptura commemorat: quam autem pot
leuare ad uenturam uenturam. et

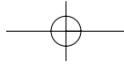


Cum scribere illi uerbo de dea non mure
tur diligens lecto si ad edificacione
illuzata de subtilibus simplicita dicam
Hec autem leuanti mee. quod accipit em
uel columbam prugam. cum tenuit tob
et propheta dicitur huiusmodi uoluerit nob
reliquere in ad doctrinam. Quod enim do
ctores inuicem scriptura. hoc simplici pu
tura. sicut enim si pient delectatur sub
uolere scripturam sic simplicita animus dea
uerit simplicitate picture. Ego autem pl
lato ut simplici placam: quam ut
datoribus loquar quam ut doctoribus loq

et quasi ualido pleno uisus infundam. Qui e
nim sapienter uerbis instruit quasi ualido
pleno uisus infundit. **Explicit prologus.**

- I**ncipit capitula.
- D**e tribus colubis.
- D**e natura accipit.
- D**e palma et uirga.
- D**e cedro et passere.
- D**e natura pellucida.
- D**e natura uicti.
- D**e natura coqui.
- D**e natura galli.
- D**e natura strucionis.
- D**e natura uulcuris.
- D**e natura gurgustis.
- D**e natura colubis.
- D**e natura prulidinis.
- D**e elia come.
- D**e uide operule.
- D**e uide bubonis.
- D**e uide bengali.
- D**e uide aulectis.
- D**e natura arde.
- D**e uide caladeti.
- D**e fenice.
- D**e perditice.
- D**e coctuce.
- D**e hippopota.
- D**e agno.
- D**e puono.
- D**e natura aquite.

et quasi ualido pleno uisus infundam. Qui e
nim sapienter uerbis instruit quasi ualido
pleno uisus infundit. **Explicit prologus.**



Le convers et les oiseaux

Monde animal, morale et milieu monastique : le De avibus d'Hugues de Fouilloy (XIII^e siècle)

JACQUES BERLIOZ, RÉMY CORDONNIER

L'animal fut sans conteste l'un des objets les plus nouveaux de l'historien à la fin du XX^e siècle. Robert Delort dans un ouvrage pionnier, en 1984, privilégia l'histoire des animaux eux-mêmes¹. Dans un livre récent, publié en 2000, Jacques Voisenet a prolongé ces recherches, en cherchant à comprendre quelles fonctions l'homme assignait alors à l'animal². Fonctions essentielles ! Comme le dit Jacques Le Goff dans la belle préface à cet ouvrage : « C'est un repoussoir, un miroir, un ennemi et un allié. C'est un instrument capital dans la quête de soi-même de l'homme, une pièce essentielle de l'humanisme médiéval. » L'animal devient dès le haut Moyen Âge un outil idéologique au service de l'Église. Il sert d'illustration morale (la cigogne est une mère exemplaire)³. Il est une arme au service de l'organisation sociale (Clovis est lié aux animaux les plus nobles) – on se réclame aussi parfois de la hiérarchisation naturelle des espèces pour justifier celle des hommes – et de la propagande ecclésiale (les animaux miraculeux guident les pèlerins). Il est aussi un moyen d'évasion (l'oiseau dans le ciel...), montrant comment l'homme peut sublimer ses insatisfactions.

Au milieu du XII^e siècle, un auteur monastique, Hugues de Fouilloy, se fait l'héritier de cette tradition. Il décide de faire entièrement confiance aux animaux pour fonder un traité de morale qui se veut efficace, c'est-à-dire destiné à faire changer ses lecteurs de comportement. Ce traité, le *De avibus* (« Des oiseaux »), est d'un contenu et d'une facture étonnants. La plupart des images qui accompagnent le texte sont de l'auteur lui-même. Et, loin d'être de simples illustrations, elles forment des compositions complexes investies de messages particuliers, accompagnant ou expliquant ceux fournis par le texte. Il faut donc aborder le traité d'Hugues comme un tout : texte, illustrations, titres, inscriptions⁴.

Un traité pour des ignorants ?

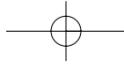
Hugues de Fouilloy est un chanoine régulier⁵. Lorsqu'il écrit son traité, vers 1130-1140, il est prieur de Saint-Nicolas-de-Régny, qui dépend de Saint-Laurent-au-Bois, maison augustinienne sise près d'Amiens, et dont il deviendra prieur vers 1152, à la mort de son fondateur. Modeste, il a horreur des richesses : en 1150, Guerric, abbé cistercien d'Igny, le pousse en vain à prendre la tête de l'abbaye royale de Saint-Denis, à Reims. Hugues est proche des cisterciens et Bernard de Clairvaux lui-même l'apprécie. Son œuvre, destinée à une audience monastique – elle aura un grand succès auprès des cisterciens, à en juger par le nombre des manuscrits contenant l'un de ses ouvrages, que l'on a pu rattacher à des bibliothèques de cet ordre –, est constituée pour l'essentiel de traités allégoriques (*Le Cloître de l'âme* ; *La Médecine de l'âme*, etc.) dont le *Des oiseaux* est le plus original.

Le *De avibus*, composé d'une dédicace, d'un prologue et de deux parties, offre un plan d'une grande simplicité. La première partie, développant une exégèse originale, est constituée de trente-sept chapitres s'ouvrant le plus souvent par une citation biblique. Les onze premiers chapitres sont consacrés au commentaire du verset 14 (au demeurant assez énigmatique) du Psaume 67 : « Si vous dormez au milieu de vos héritages, vous serez comme des ailes argentées d'une colombe dont l'extrémité du dos est d'or pâle » ; quatre chapitres se fondent sur l'allégorie des vents du nord et du sud, et sont associés aux sept suivants qui développent la figure du faucon qui renouvelle ses plumes au vent du sud (Job 39, 26) ; et les quinze derniers chapitres traitent de la tourterelle qui niche dans le palmier, des passereaux qui s'abritent dans les branches du cèdre du Liban. La seconde partie, plus com-

fig. III. 1 *Miniature du prologue du De avibus d'Hugues de Fouilloy (vers 1100-Saint-Laurent-d'Heilly vers 1174*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX





mune dans ses sources et dans son iconographie, offre le portrait moralisé de vingt-trois oiseaux, mentionnés dans la Bible ou la littérature patristique, du pélican à l'aigle. Cette sobriété dans la construction de l'œuvre est voulue. Car les destinataires de l'œuvre ne sont point, à en croire l'auteur, des lettrés, mais des ignorants (*illiterati*).

L'œuvre est en effet dédiée à « Rainier, convers, surnommé Doux de Cœur ». Il s'agit d'un chevalier (*miles*) qui a abandonné la vie noble pour se mettre au service des chanoines, comme simple frère lai, chargé de travaux élémentaires. S'il n'est pas exceptionnel de voir alors des nobles parmi les convers, ces derniers sont pour l'essentiel composés de paysans illettrés⁶. Dans sa dédicace, Hugues expose avec fermeté le but de son œuvre : « Désirant satisfaire tes souhaits, très cher ami, j'ai décidé de peindre la colombe « dont les ailes sont argentées, et dont l'extrémité du dos est d'or pâle » (Ps. 67, 14), et par cette peinture d'instruire les esprits (*mentes*) des simples gens ; ainsi ce que l'intellect (*animus*) des simples gens peut avec peine comprendre avec l'œil de l'intelligence, il le discerne au moins avec celui de la chair ; et ce que leur ouïe peut avec peine percevoir, que leur vue le leur permette. J'ai souhaité non seulement peindre la colombe en lui donnant forme, mais aussi la décrire par les mots, de sorte que par l'écriture je puisse représenter une peinture ; ainsi, celui à qui déplairait la simplicité de la peinture, qu'au moins lui plaise la moralité de l'écriture. À toi donc à qui ont été données les plumes de la colombe, toi qui as fui le monde pour vivre et reposer dans la solitude, toi qui ne procrastines pas en criant cras, cras, à la façon des corbeaux⁷, mais cherches la contrition dans un gémissement de colombe, à toi je le dis, je vais peindre non seulement la colombe mais aussi le faucon⁸. »

Hugues met en application le principe de l'enseignement par les images énoncé par Grégoire le Grand et repris sans cesse par les auteurs médiévaux : aux lettrés l'écrit, aux illettrés les images⁹. Au XII^e siècle Honorius Augustodunensis l'affirme avec force : « La peinture est la littérature des laïcs¹⁰. » Plus loin, dans son prologue, Hugues se fait encore plus précis : « Je dois écrire pour celui qui n'a pas de lettres ; le lecteur raffiné ne s'étonnera donc point si, pour édifier les gens sans lettres, je dis des choses simples à propos de matières subtiles. Et que ce lecteur n'impute pas à la légèreté le fait que je peigne un faucon ou une colombe, alors que le bienheureux Job et le prophète David nous ont laissé des oiseaux de cette sorte pour nous instruire¹¹. Ce qu'en effet l'Écriture signifie aux

docteurs, la peinture le signifie aux gens simples. Car, de même que le lettré se délecte dans la subtilité de l'Écriture, de même l'esprit des gens simples se voit charmé par la simplicité de la peinture. »

L'aspect didactique des images est fondamental, car il justifie leur présence dans un livre, à une époque où l'influence de la pensée cistercienne entraîne un courant plus ou moins iconoclaste, auquel Hugues a participé, dans un refus de ce qui peut passer pour ornemental¹². Mais Hugues va plus loin : ce qu'il écrit se veut expression de l'image. Ainsi, le lettré peut retrouver son élément naturel en ne feuilletant pas qu'un livre d'images. Cet aspect si particulier du sentiment de délectation esthétique, ressenti au cours de l'exercice de déchiffrement (du texte pour les lettrés et des images pour les illettrés), est particulier à l'époque médiévale. Il est dû à la perception constante d'une révélation divine, dans les « forêts de symboles » que sont la Bible et la Création, ces deux bibliothèques sacrées. La première transmet les héritages divins ; la seconde, livre vivant et concrétisation de la volonté du Verbe, vient illustrer le premier. Et quand Jacques Le Goff rappelle dans la préface déjà citée : « L'animal médiéval a une réalité essentiellement symbolique », il donne la clef pour comprendre l'importance de la représentation animalière au Moyen Âge, et la raison de la diffusion des bestiaires moralisés à cette époque. Il est à noter que la volonté énoncée par Hugues à la fin de sa dédicace, de contenter tous ses lecteurs, se retrouve fréquemment dans les œuvres médiévales. Un des meilleurs exemples en est fourni par Umberto Eco : « Au XII^e siècle, le miniaturiste qui illustre le psautier de Saint-Alban de Hildesheim représente le siège d'une place forte. Mais, l'idée lui étant venue que son illustration pourrait ne pas sembler suffisamment agréable ou suffisamment approuvable, il commente : ce que l'image représente *corporaliter*, rien ne vous empêche de le lire *spiritualiter*, pour peu que vous vous reportiez par l'esprit à la vue du combat représenté, aux assauts que vous subissez quand le mal vous assiège. Il va de soi que l'enlumineur pose en principe que ce dernier mode de fruition est plus complet et plus satisfaisant que le mode strictement visuel¹³. »

Il suffit de rappeler que jusqu'à saint Thomas d'Aquin au moins, toute « figuration » – fût-elle censée être naturelle ou désignée comme artistique – est une allégorie, personnification d'un concept, destinée à appréhender cette abstraction et à permettre l'élévation spirituelle par une méditation sur ce même concept. Les animaux



sont donc perçus comme des allégories, symboles d'un message divin, tournées vers un enseignement le plus souvent d'ordre éthique, censé guider les hommes vers une vie meilleure et la rédemption. Et ce n'est pas un hasard si Hugues fait de l'opposition entre la colombe et le faucon la clef de voûte de son ouvrage, comme en témoigne la fin de son prologue: « C'est, vois-tu, sur la même perche que se posent le faucon et la colombe. Je fais en effet partie du clergé et toi des chevaliers. Nous nous sommes convertis pour, dans le cadre d'une vie placée sous une règle, nous poser comme sur une perche. Tu avais l'habitude de capturer des oiseaux domestiques¹⁴, avec la main des bonnes actions à toi maintenant d'en entraîner des sauvages – j'entends: qui viennent du siècle – à la conversion.

» Par conséquent, laisse la colombe gémir, et gémir le faucon. Car la voix de la colombe est un gémissement, et la voix de le faucon une plainte¹⁵. Si donc j'ai placé la colombe au début de cet ouvrage, c'est que la grâce de l'Esprit Saint est toujours disponible pour chaque pénitent; et du faucon – par qui sont représentés les personnes nobles –, il en sera traité après la colombe. Car lorsque quelque noble est converti, il est présenté aux pauvres à travers l'exemple qu'il donne de bonne conduite. [...] »

Chez les Pères de l'Église, l'opposition entre la colombe et le faucon est déjà soigneusement cultivée. Saint Jérôme, dans sa Lettre 130, décrit un faucon qui sépare une colombe des autres, la lacère et la dévore. Mais Hugues, comme pour surprendre son lecteur, fait ici du faucon la métaphore positive du chevalier converti. Un diagramme *fig. 1* – ou, sans doute mieux, une miniature annotée – reprend d'ailleurs la structure du prologue, dans une suite de confrontations, de haut en bas: colombe/faucon, clerc/chevalier, vie contemplative/vie active, maintenues entre les murs des saintes pensées et des bonnes actions. Cette miniature s'offre comme l'image de l'entrée dans la vie monastique d'un ancien chevalier. Elle peut dès lors donner lieu à un discours sur la vocation religieuse par les seuls jeux de correspondance appelés par cette image et sa composition, sans que le lecteur soit contraint de s'appuyer sur les textes sacrés ou sur d'autres références écrites, même s'il est guidé par les quelques inscriptions (courtes mais fortes) qu'elle comprend. D'autre part, elle enseigne à celui qui la regarde, comment appréhender le texte auquel elle se réfère, comment le « lire ».

Le thème de la colombe opposée au faucon s'inscrivant donc dans les lieux communs de la

littérature monastique, le lecteur n'est pas dérouter a priori. De façon plus générale, les métaphores aviaires sont courantes dans les écrits monastiques occidentaux et l'image de l'oiseau y est sans cesse associée au moine. Déjà chez Aristote, l'oiseau était considéré comme un animal parfait. Cette propriété était en partie liée au fait que l'oiseau vit dans les airs, à l'abri des impuretés du monde terrestre. Dans le christianisme, l'oiseau est un animal qui évolue dans une sphère supérieure et se trouve par conséquent plus proche de Dieu. L'analogie avec les moines réguliers devient aisée puisqu'ils passent leur vie à l'écart du monde, dans la contemplation. Quoi de plus naturel, alors, de représenter ceux que l'on appelait les « parfaits » par une espèce elle-même considérée comme parfaite¹⁶? D'autant plus que l'oiseau de chasse se voit être le symbole de l'aristocratie. Le *De avibus* ne fait que mettre en exergue cette particularité, et devait offrir aux moines de l'époque une source attrayante où puiser des images qui leur étaient particulièrement familières. Ainsi, lorsque le cistercien Guillaume de Saint-Thierry écrit dans sa *Lettre d'or* (Prol., 9), vers 1144, pour justifier le souhait de garder l'anonymat: « Mieux vaut donc, s'il vous paraît bon, en effacer mon nom et [...] laisser [les ouvrages de l'auteur] dans l'anonymat, que d'imiter la perdrix qui rassemble sous ses ailes des œufs qu'elle n'a pas pondus...¹⁷ », il ne fait que laisser libre cours à une habitude de clerc.

Un itinéraire spirituel

La première partie du traité s'inscrit dans le cadre traditionnel de l'exégèse monastique. D'un style policé, en prose rythmique, elle est fondée sur des citations bibliques qui se voient commentées de façon assez libre et personnelle, l'accent étant mis sur le sens tropologique (ou moral) de l'Écriture. Elle est aussi anthologique: Hugues n'hésite pas à farcir son œuvre de longs passages empruntés à Grégoire le Grand. Elle est enfin tout entière tournée vers la vie du moine¹⁸.

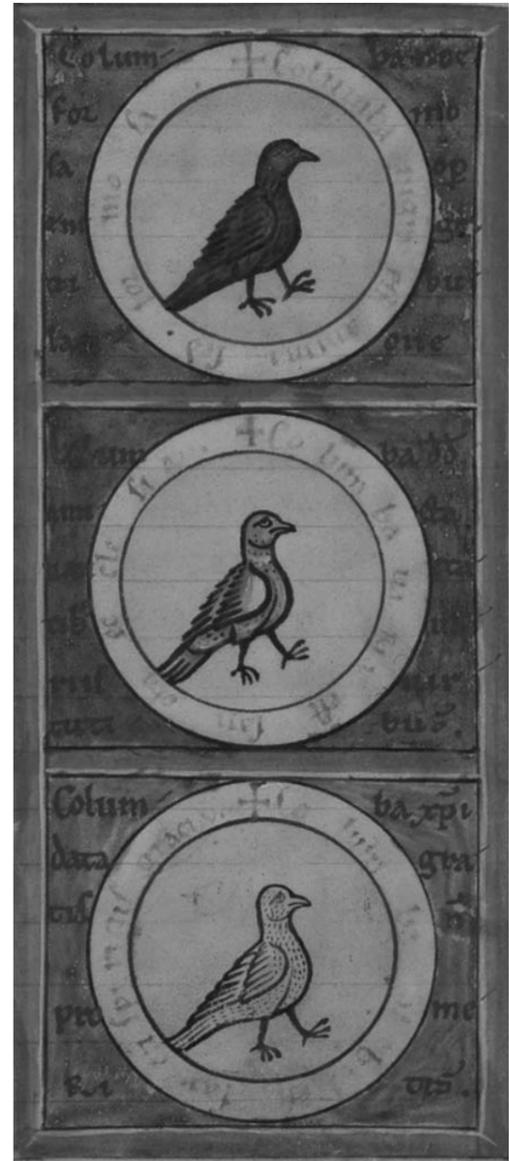


fig. III. 2 *Miniature du prologue du De avibus d'Hugues de Fouillois (vers 1100-Saint-Laurent-d'Heilly vers 1174*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

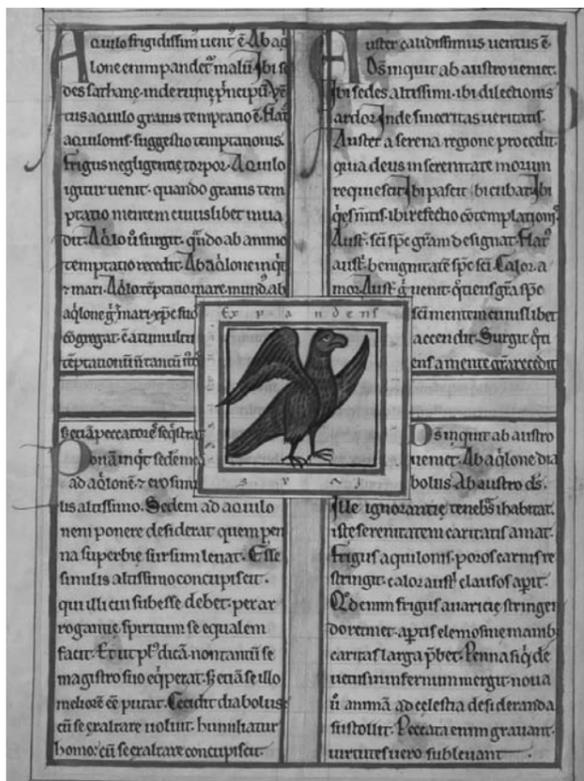


fig. III. 3 *Miniature du prologue
du De avibus
d'Hugues de Fouillo
(vers 1100-Saint-Laurent-
d'Heilly vers 1174*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Il n'est, pour le vérifier, que de lire le début du premier chapitre: « Si vous dormez au milieu de vos héritages, vous serez comme des ailes argentées d'une colombe dont l'extrémité du dos est d'or pâle » (Ps. 67, 14). Dans l'Écriture sacrée, mon frère, j'ai trouvé en la lisant trois colombes par lesquelles, à les considérer de près, peuvent être instruits les esprits des simples gens: à savoir la colombe de Noé, la colombe de David, la colombe de Jésus-Christ. Noé est interprété comme le répit, David comme fort de poignet, le Christ comme le Sauveur. Or, au pécheur, il est dit: « Tu as péché; arrête-toi. » Si donc tu veux être Noé, arrête de pécher; pour être comme David, sois brave et courageux; si tu désires être

salut. « Éloigne-toi du mal, fais le bien, cherche la paix » (Ps. 33, 15). Tourne-toi vers l'arche de Noé; bats-toi avec David dans les combats du Seigneur. Cherche la paix avec Jésus à Jérusalem. Tourne-toi vers la tranquillité de l'esprit, résiste aux tentations, attends patiemment le privilège du salut. »

Plus loin, Hugues de Fouillo évoque le sens moral du même verset: « La colombe est n'importe quelle âme fidèle et simple: argentée de plumes, elle voit ses vertus connues par la bonne opinion qui court à son sujet. Elle rassemble pour se nourrir autant de graines qu'elle prend de modèles d'hommes justes pour faire de bonnes actions. Elle a deux yeux, le droit et le gauche, c'est-à-dire la mémoire et l'intellect. Avec celui-ci elle prévoit l'avenir, avec celui-là elle déplore le passé. Les yeux, nos pères, en Égypte, les ont fermés, car ils n'ont pas compris ce qu'accomplissait Dieu, et ils ne se sont pas souvenus de l'abondance de sa miséricorde.

Elle a, ai-je dit, deux ailes, l'amour du prochain et l'amour de Dieu. L'une est tendue en compassion vers le prochain, l'autre est dressée en contemplation vers le Seigneur. De ces ailes croissent les plumes, c'est-à-dire les vertus de l'âme. Ces plumes resplendent de la clarté de l'argent quand, par la bonne opinion qui se répand à leur propos, elles offrent à qui l'enten-

dent un doux tintement, à la façon de l'argent. »

Le procédé est simple et éprouvé: chaque élément du verset biblique se voit donner un sens précis – parmi les quatre sens de l'Écriture –, ici tropologique. Et l'oiseau, colombe ou faucon, est ainsi le support d'un discours qui doit présenter une vie monastique canoniale modèle, tournée vers le service de Dieu et l'édification du prochain par les mots et par l'exemple. À ce discours font écho des images didactiques. Ainsi, un diagramme condense dès le début de l'ouvrage les premiers chapitres fig. 2. Il se présente comme une grande roue constituée de plusieurs cercles concentriques (souvent au nombre de neuf) avec l'image de la colombe en son centre. Cette roue est accompagnée de quatre médaillons, le tout étant enfermé dans un encadrement rectangulaire, alors que des inscriptions courent dans les différentes parties de l'image. Loin d'être un simple accompagnement visuel du texte, il s'agit d'une véritable synthèse des données fournies par Hugues. Le « diagramme de la colombe » est à la fois réflexion et reflet: il décrypte l'enseignement transmis par Dieu aux hommes sous la forme allégorique de la colombe; il l'organise au sein d'une composition figurative qui met en valeur sa diversité; il fait ressortir l'organisation interne du chapitre qui s'y rapporte. D'autres diagrammes tournant autour du faucon ou de la tourterelle, viendront dans la première partie du traité apporter de semblables synthèses fig. 2, 3, 4.

Cette partie offre une unité de sens, dans l'affirmation d'un itinéraire spirituel. L'entrée dans le monde clérical, évoquée par la « porte » de la *miniature du prologue*, en est la première étape. On constate d'ailleurs que, dans les exemplaires où la miniature comprend des personnages, le converti n'a pas encore quitté les habits de son ancienne vie. La deuxième étape (« diagramme de la colombe ») offre le but à atteindre après avoir franchi la porte: devenir parfait et pur comme la colombe; elle indique le moyen d'y arriver, ce qu'il faut éviter, les difficultés que l'on risque de rencontrer, les exemples à suivre (« miniature des trois colombes », fig. 2). La troisième étape évoque le choix nécessaire qui doit être fait par le « converti » entre la voie du bien et celle du mal, s'il veut s'élever vers Dieu (« diagramme du faucon », fig. 3). La dernière étape propose deux possibilités pour concrétiser ses vœux, deux modes de vie cléricale: la vie érémitique, solitaire et contemplative (« diagramme de la tourterelle »); la vie cénobitique, communautaire et active (« miniature du cèdre et des passereaux », fig. 4). Ce dernier choix est préconisé par Hugues, qui appartient lui-même à une commu-

nauté de chanoines réguliers, associant la rigueur de la règle monastique à la vie au contact des laïcs. Nous sommes en présence ici d'une progression spirituelle à travers des choix successifs, entraînant le passage de l'état laïc à l'état religieux, devant tendre à la perfection. Les vertus à posséder pour ce faire, comme les défauts à éviter, la seconde section du *De avibus* en rend compte.

Un bestiaire moralisé

C'est un véritable bestiaire moralisé que propose Hugues de Fouillois dans la seconde partie de son traité. Puisant généralement sa matière, tant « scientifique » qu'allégorique, chez les premiers encyclopédistes, comme Isidore de Séville (mort en 636) ou Raban Maur (mort en 856), Hugues donne sens aux caractéristiques supposées de chaque animal. Le procédé n'est pas neuf, car des bestiaires comme le *Physiologus* sont utilisés d'abondance dans les écoles, où les maîtres connaissent les vertus des animaux pour véhiculer un enseignement sous une forme attractive et ludique. Pour être concret, prenons l'exemple du 49^e chapitre, consacré au hibou : « Le hibou. Malheureux hibou, homme pécheur.

Isidore dit à propos du hibou : « Son cri a donné son nom au hibou, oiseau funèbre, tout emplumé, mais toujours sous l'emprise d'une pesante paresse. Il se tient jour et nuit sur les tombeaux et habite toujours dans des trous¹⁹. » D'où ce qu'en dit Raban : « Le hibou signifie ceux qui sont livrés aux ténèbres des péchés, et ceux qui fuient la lumière de la justice²⁰. » C'est pourquoi il est placé dans le Lévitique au rang des animaux immondes²¹; ainsi, par le hibou nous pouvons comprendre chaque pécheur.

Le hibou est appelé ainsi du son de son cri, car sa bouche parle du fond de son cœur, car ce qu'il pense, il le révèle par sa voix. Il est, dit-on, un oiseau répugnant, car l'endroit où il demeure est souillé de ses excréments, car un pécheur, par l'exemple de son comportement pervers, déshonore ceux avec qui il habite. C'est un oiseau chargé de plumes, c'est-à-dire avec un excès de chair et un faible poids en esprit, mais entraîné par une lourde inertie. Il est entraîné par l'indolence et par la paresse, car les pécheurs se montrent paresseux et indolents à faire de bonnes actions. Jour et nuit il vit au milieu des tombes, car le pécheur se délecte de ce qui est puanteur de chair humaine. En outre il demeure dans les cavernes; et [le pécheur] ne sort pas à l'air libre par la confession, mais hait la lumière de la vérité.



fig. III. 5 *Miniature du prologue du De avibus d'Hugues de Fouillois (vers 1100-Saint-Laurent-d'Heilly vers 1174*

Son aspect est dénoncé à grands cris par les autres oiseaux; il est l'objet de fréquentes attaques de leur part. Car si un pécheur approche de la lumière du savoir, il fournit une belle occasion de moquerie à ceux qui se comportent bien. Et quand il a été surpris publiquement en train de pécher, il entend les autres l'accabler de reproches. Ils lui arrachent les plumes et le déchirent de leur bec, car ceux qui se comportent bien blâment les actes charnels du pécheur et condamnent ses excès.

Le hibou est donc, dit-on, malheureux, car malheureux est celui qui commet les choses que nous avons mentionnées plus haut. »

Hugues intitule son chapitre du nom de l'oiseau, ici *bubo*. Cette simple mention suffisait à générer l'image mentale attachée à cet animal et à déclencher le processus mental d'association d'idées qui induisait la compréhension du principe moral enseigné. À ce titre s'attache aussitôt l'image du hibou qui complète l'amorce [fig. 5](#). Cette image, en général stéréotypée, mais qui peut être réaliste, est accompagnée d'une sentence rimée (le plus souvent rubriquée), propre à la mémorisation – ici *Infelix bubo, peccator homo* (« Malheureux hibou, homme pécheur ») – qui résume le contenu moral du chapitre²². À la figure du hibou s'attache donc d'entrée la

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX



marque de son malheur, image de l'infortune de l'homme pécheur. Miniature et rubrique rimée vont s'imprimer dans l'esprit du lecteur. Et le hibou devient dans son accablement et sa paresse un modèle en négatif, un repoussoir destiné à mettre en valeur, a contrario, l'image du bon chrétien.

Le hibou représente le pécheur, à cause de son habitat supposé malpropre, de son inertie durant la journée, et de son goût pour l'obscurité²³. Il faut remarquer l'étonnante rhétorique mise en œuvre par Hugues de Fouillois dans son commentaire (et qui revient dans d'autres chapitres). Lorsqu'il expose une attitude jugée coupable du hibou, il ne la met pas en rapport de comparaison avec un comportement humain, comme on pourrait s'y attendre, mais il la pose comme une conséquence de ce même comportement. Ainsi, le fait que le pécheur se montre indolent à faire une bonne action entraîne l'indolence et la paresse du hibou. Le péché de l'homme devient la cause d'un défaut de l'animal. Ce procédé didactique surprenant attire l'attention du lecteur sur la faute humaine, dont la gravité pèse sur la nature même des animaux. Inquiétante et lourde responsabilité, propre à faire reculer l'homme décidé à commettre une faute.

Dans le cas du hibou, le modèle est répulsif. D'autres oiseaux fournissent en revanche un modèle positif. C'est par exemple le cas de la cigogne (47^e chapitre) : « La cigogne. La piété de la cigogne envers ses petits, c'est l'amour du maître envers ses élèves.

Les cigognes sont nommées de leur craquement, pour *cicaniae* ; c'est un bruit de la bouche plutôt qu'un cri, car elles le produisent en faisant claquer leur bec. Elles annoncent le printemps, sont très sociables, ennemies des serpents, survolent les mers et se rassemblent en colonne pour se rendre en Asie. Précédées et guidées par des corneilles, elles suivent elles-mêmes comme une armée. Elles ont une remarquable tendresse pour leurs petits ; elles tiennent les nids au chaud avec tant de soin qu'elles perdent leurs plumes en couvant sans s'interrompre. Tout le temps qu'elles ont dépensé à élever leur portée leur est rendu quand leurs petits les nourrissent elles-mêmes²⁴.

« Les cigognes produisent un son en faisant claquer leur bec. » Elles représentent ceux qui expriment dans les pleurs et les claquements de dents leurs mauvaises actions.

« Elles annoncent le printemps », car elles montrent aux autres la modération de leur esprit converti. « Elles sont très sociables », car elles vivent volontiers parmi les frères.

fig. III. 4 *Miniature du prologue du De avibus d'Hugues de Fouillois (vers 1100-Saint-Laurent-d'Heilly vers 1174*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
 XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
 XXXXXXXXXXXXXXXXX
 XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX





« La cigogne est, dit-on, l'ennemie des serpents. » Les serpents sont les pensées qui sont l'erreur ou les frères qui sont dans l'erreur et que la cigogne frappe de son bec, quand le juste montre sa sévérité envers les pensées mauvaises ou corrige en les invectivant très sévèrement les frères qui sont dans l'erreur.

« Elles survolent les mers et se rassemblent en colonne pour se rendre en Asie. » L'Asie signifie « ce qui est élevé »²⁵ Il survole les mers et se rend en Asie celui qui, méprisant les tumultes du monde, tend vers les hauteurs.

« Elles ont une remarquable tendresse pour leurs petits; elles couvent sans s'interrompre au point d'en perdre leurs plumes. » Les cigognes couvent sans s'interrompre au point d'en perdre leurs plumes, car lorsque les prélats nourrissent leurs sujets, ils perdent les plumes de l'excès et de la faiblesse. « Tout le temps qu'elles ont dépensé à élever leur portée leur est rendu quand leurs petits les nourrissent elles-mêmes. » Tant que leurs petits ont besoin d'elles, elles doivent les nourrir, car tant que les élèves en ont besoin, les prélats doivent les nourrir de la parole de l'enseignement. De même, les sujets doivent chérir les prélats par leurs efforts, pour leur apporter le nécessaire dont ils ont besoin.

Ainsi, « la tourterelle, l'hirondelle et la cigogne »²⁶ adressent des reproches à ceux qui ne croient pas à ce que le Christ est venu s'incarner et ne craignent pas « le jugement » futur « du Seigneur ». »

Hugues commente ici le long passage des *Étymologies* d'Isidore de Séville – sans le citer – consacré à la cigogne. Se fondant sur la tradition antique, qui met en avant la piété filiale de cet oiseau, il fait de la cigogne le symbole du bon maître qui sait être sévère mais juste envers ses élèves, ou du supérieur qui sait moriger les frères²⁷. On aura noté au passage un des rares traits échappant sans doute à la culture livresque : Hugues, pour souligner que les cigognes sont des oiseaux « sociables », affirme qu'elles vivent volontiers parmi les frères²⁸. Se retrouvent dans ce chapitre toute la palette de l'exégète et du moraliste. De la simple allégorie (« les serpents sont les pensées qui sont dans l'erreur... ») à la métaphore poussée vers la conséquence (si les cigognes perdent leurs plumes en couvant, c'est que les prélats perdent leurs plumes de l'excès en nourrissant leurs sujets...). Jusqu'à la personnalisation, puisque la cigogne, associée à l'hirondelle et à la tourterelle, adresse des reproches aux hérétiques réfutant l'incarnation et le Jugement dernier²⁹.

Le *De avibus* offre un excellent regard sur le

rapport que l'homme médiéval entretenait avec la faune. Pour les clercs, toute créature divine porte en elle une part du message divin. Les bêtes sont des guides et des exemples destinés à apprendre à se connaître pleinement et à accomplir sa vie terrestre. De fait, quand il est représenté, l'animal est utilisé comme un modèle, un élément métaphorique, s'affirmant comme un des instruments de la volonté divine pour aider les hommes. Ce véhicule d'enseignement n'est possible qu'en raison de la relation étroite qui lie alors l'homme à l'animal, tant dans la vie quotidienne que dans l'esprit et la pensée. Que les animaux décrits dans l'ouvrage d'Hugues de Fouilloy soient vus moins comme des êtres vivants existant pour eux-mêmes que comme des symboles n'est pas un obstacle à leur force didactique. Même si un certain réalisme n'est pas absent dans les représentations animalières, ce qui rendait le message plus efficace, associant le discours moral à des animaux que pouvaient connaître convers et moines.

Annexe

Plan du *De avibus* de Hugues de Fouilloy

Dédicace. – Prologue.

1^{re} partie. 1. La colombe (introduction). – 2. Colombe. Interprétation mystique. – 3. Colombe. Interprétation morale. – 4. la colombe (suite). – 5. Les pieds de la colombe. – 6. Les ailes d'argent. – 7. La couleur des ailes. – 8. Le bas du dos. – 9. Les yeux. – 10. La couleur du reste du corps. – 11. Les diverses propriétés de la colombe. – 12. L'aiglon (1). – 13. L'aiglon (2). – 14. Le vent du sud. – 15. Le vent du nord et le vent du sud. – 16. S. Grégoire : comment le faucon fait pousser ses plumes. – 17. Le faucon domestique et le faucon sauvage. – 18. Les qualités du plumage du faucon. – 19. Le faucon : sur la main gauche. – 20. La perche sur lequel le faucon se trouve. – 21. Les entraves du faucon. – 22. La corde. – Fin de la colombe et du faucon. – 23. La tourterelle et le passereau. – 24. Le palmier et la tourterelle. – 25. Le palmier (2). – 26. Le palmier (3). – 27. Le palmier (4). – 28. La tourterelle. – 29. La tourterelle (2). – 30. Le cèdre et les passereaux qui nichent dans les branches du cèdre. – 31. Le cèdre (2). – 32. Le passereau. – 33. Le nid du passereau. – 34. La ruse du passereau. – 35. Le piège du passereau. – 36. Le prix du passereau. – 37. Le sacrifice du passereau.

2^{de} partie. 38. Le pélican. – 39. Le nycticorax. – 40. Le corbeau. – 41. Le coq. – 42. L'autruche.



– 43. Le vautour. – 44. La grue. – 45. Le milan.
– 46. L'hirondelle. – 47. La cigogne. – 48. Le
merle. – 49. Le hibou. – 50. Le geai. – 51. L'oie.
– 52. Le héron. – 53. Le caladre. – 54. Le phénix.
– 55. La perdrix. – 56. La caille. – 57. La huppe.
– 58. Le cygne. – 59. Le paon. – 60. L'aigle.

NOTES

1. R. Delort, *Les animaux ont une histoire*, Paris, Seuil, 1984; rééd. Seuil, « Points Histoire », 1993.
2. J. Voisenet, *Bêtes et hommes dans le monde médiéval. Le bestiaire des clercs du V^e au XI^e siècle*, Turnhout, Brepols, 2000; du même, *Bestiaire chrétien. L'imagerie animale des auteurs du Haut Moyen Âge (V^e-XI^e s.)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1994.
3. J. E. Salisbury, « Animals as Human Exemplars », in *The Beast Within. Animals in the Middle Ages*, New York, Londres, Routledge, 1994, p. 103-136; J. Berlioz, M.-A. Polo de Beaulieu (dir.) *L'Animal exemplaire au Moyen Âge (V^e-XI^e siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1999.
4. W. B. Clark (éd.), *Hugh of Fouilloy's Aviary. The Medieval Book of Birds*, Binghampton, New York, Medieval and Renaissance Texts and Studies, 1992. Nos traductions se fondent sur cette édition.
5. Les chanoines réguliers sont des clercs vivant en communauté placée sous la règle (très souple) de saint Augustin. S'ils sont astreints à la vie commune, ils sont également attachés à une église ou à une paroisse particulières, ce qui les différencie des moines.
6. Les chanoines réguliers, comme les cisterciens, utilisèrent les services de convers. Ces derniers n'avaient aucune possibilité de devenir prêtres. Ceux qui n'avaient aucune formation intellectuelle se consacraient à des travaux manuels, les autres pouvaient être engagés pour l'administration (voir Fr. Neiske, « Convers », in A. Vauchez (dir.) *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Âge*, Paris, Cerf, 1, 1997, p. 394).
7. Jeu de mots employé déjà par Augustin (*Enarr. in Ps.*, 102, 16) et fondé sur la parenté entre le cri du corbeau et le mot latin *cras* qui signifie « demain ».
8. Hugues emploie le terme d'*accipiter*, difficile à traduire en français. Voir B. Van den Abeele, *La Fauconnerie au Moyen Âge. Connaissance, affûtage et médecine des oiseaux de chasse d'après les traités latins*, Namur, Klincksieck, 1994, p. XXX-XXX. Le terme générique d'« oiseau de proie » serait sans doute plus juste. Nous avons choisi le terme de « faucon » pour plus de facilité, et en raison de la grande variété d'espèces qu'englobe cette famille de rapaces.
9. L. Gougoud, « *Muta praedictio* », in *Revue bénédictine*, 42, 1930, p. 168-171.
10. *Gemma animae*, 122 (PL 172, 586). Voir Umberto Eco, *Art et beauté dans l'esthétique médiévale*, Paris, Grasset, 1997 [éd. ital., 1987], p. 34-35.
11. Les Psaumes citent cinq fois la colombe et le livre de Job (XXXIX, 26) évoque une fois le faucon.
12. V. Mortet, « Hugues de Fouilloy, Pierre le Chantre, Alexandre Neckham et les critiques dirigées au XII^e siècle contre le luxe des constructions », in *Mélanges d'histoire, offerts à monsieur Charles Bémont*, Paris, 1931, p. 105-137.
13. *Art et beauté...*, op. cit., p. 124.
14. Destinés à la nourriture.
15. Il y a ici un renvoi à la « componction larmoyante », notion importante dans la spiritualité du XII^e siècle où, dans

le processus de la pénitence, la contrition dans les larmes se voit privilégiée. Voir J.-Ch. Payen, *Le Motif du repentir dans la littérature française médiévale, des origines à 1230*, Genève, Droz, 1967).

16. M.-M. Davy, *L'Oiseau et sa symbolique*, Paris, Albin Michel, 1992, p. 175-176.
17. Éd., trad. J. Dechanet, Paris, Cerf, « Sources chrétiennes », 1975 p. 136-137.
18. G. Dahan, *L'Exégèse chrétienne de la Bible en Occident médiéval, XI^e-XIV^e siècle*, Paris, Cerf, 1999, p. 76-91.
19. Isidore de Séville, *Étymologies*, XII, 7, 39.
20. Raban Maur, *De naturis rerum*, XXII, 6.
21. Lévitique XI, 7.
22. F. Bibolet, « Portraits d'oiseaux illustrant le *De avibus* d'Hugues de Fouilloy (manuscrit de Clairvaux, Troyes 177) », in *Mélanges à la mémoire du père Anselme Dimier*, Benoît Chauvin, Arbois, 1984, II/4, p. 409-447, spéc. p. 424-425.
23. Sur le caractère négatif du hibou dans les sociétés traditionnelles, voir C. Méchin, « Hiboux et chouettes dans la pensée traditionnelle des provinces françaises », in *Regards croisés de l'histoire et des sciences naturelles sur le loup, la chouette, le crapaud dans la tradition occidentale*, Colloques d'histoire des connaissances zoologiques, 14. Journée d'étude université de Liège, 23 mars 2002, Liliane Bodson, Liège, université de Liège, 2003, p. 43-61.
24. Isidore de Séville, *Étymologies*, XII, 7, 16-17.
25. Interprétation classique du terme « Asie » (1 Pierre I, 1; 2 Tim. I, 15) tirée sans doute de saint Jérôme. Voir M. Thiel, *Grundlagen und Gestalt der Hebräischkenntnissen des frühen Mittelalters*, Spolète, Centro italiano di studi sull'alto Medioevo, 1973, p. 250.
26. Jérémie 8, 7.
27. La cigogne peut revêtir parfois dans les commentaires allégoriques un aspect négatif. Qu'elle se nourrisse de crapauds peut la faire paraître comme une mauvaise mère donnant des nourritures diaboliques à ses petits. Voir Masami Okubo, « Notre-Dame ou la fille du Diable? Ambiguïté de la cigogne », in *Reinardus*, vol. 7, s.d. [1994], p. 65-79; J. Berlioz, « Le Bel Oiseau ambigu », in *Grypbe. Revue de la Bibliothèque de Lyon*, 5, 2nd semestre 2002, p. 22-27; E. Curti, « Un esempio di bestiario dantesco: la cicogna o dell'amor materno », in *Studi danteschi*, 67, s.d., p. 129-160.
28. Sur ce don d'observation, voir Charles de Clercq, « La Nature et le sens du *De avibus* d'Hugues de Fouilloy », in A. Zimmerman (éd.) *Methoden in Wissenschaft und Kunst des Mittelalters*, Berlin, De Gruyter, 1970 (Miscellanea mediaevalia, 7), p. 279-302, spéc. p. 301.
29. Hugues est contemporain de l'efflorescence de nombreux mouvements hérétiques en Languedoc, mais aussi dans le nord de l'Italie, en Flandre ou en Rhénanie. Au-delà du lieu commun, l'hérésie visée est sans doute celle des cathares qui pouvaient affirmer que le Christ était un ange et dire que le Jugement dernier avait déjà eu lieu (J. Duvernoy, *La Religion des cathares*, Toulouse, Privat, 1, 1976, p. 77-87, 101-102). Le cistercien Galand de Reigny, dans son *Petit Livre des proverbes*, proche du *De avibus* dans ses buts et ses fonctions (« mâcher l'Écriture » à l'intention de lecteurs peu cultivés; leur fournir une formation morale à travers le commentaire allégorique de proverbes renvoyant à la réalité quotidienne), attaque lui aussi violemment l'hérésie. **REVOIR: PAS TRÈS CLAIR** Voir éd., trad., J. Châtillon, M. Dumontier, A. Grélois (éd.) Paris, Cerf, « Sources chrétiennes » 1998, p. 38-39, et *passim*. **REVOIR: PAS TRÈS CLAIR**